

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Étranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : BULLETIN POLITIQUE, X. — LE 14 JUILLET 1789, Joseph Véry. — GLANES DE LA SEMAINE. — LES SOEURS DE CHARITÉ, L. Ducurtyl. — FEUILLETON, Gabriel. — ILLUMINATIONS DES ÉGLISES AU 14 JUILLET, F. C. — MORALE SANS DIEU, M. F. — LE 14 JUILLET ET LE CHOLÉRA, Augustin Rémy. — LA RÉVISION AU SÉNAT. — UNE FÊTE DE FAMILLE, Évidence. — BIBLIOGRAPHIE, Jean de Lyon. — CONCERTS BELLECOUR, L. A. — VARIÉTÉS, E. R.

BULLETIN POLITIQUE

Il y a trois semaines que retentissait à Toulon ce cri sinistre, répété aussitôt doulousement par toute la France : Nous sommes atteints par le choléra. Le fléau, Dieu merci, semble s'être cantonné jusqu'à présent à Toulon et à Marseille, mais dans ces deux villes la mortalité augmente tous les jours, et on peut apprendre d'un moment à l'autre que le mal a envahi d'autres points du territoire.

Partout on a pris des mesures sanitaires, on cherche à entraver la marche de la terrible épidémie. Dans ces conditions, ne semblait-il pas tout naturel de supprimer la fête du 14 juillet, et d'en affecter les fonds aux dépenses nécessitées par l'hygiène. Comment, en effet, comprendre qu'une seule ville osât maintenir ces réjouissances qui amènent toujours des agglomérations populaires, c'est-à-dire un véritable danger pour la santé publique, et surtout comment justifier des plaisirs publics pendant que le choléra décime une province et menace tout le pays ?

Ces considérations n'ont pas impressionné nos gouvernants, et le ministre de l'intérieur a prescrit de commencer immédiatement les préparatifs de la fête à Toulon même, où les édifices devront être pavoisés et illuminés, pendant que les cortèges funèbres passeront lugubrement dans les rues désertes et silencieuses.

Le 14 juillet est la fête de la République. Il faut qu'elle ait lieu quand même et malgré tout. C'est l'application de l'axiome républicain : Puisse la France plutôt que la République !

On avait fait grand bruit du traité de paix avec la Chine et de la pacification du Tonkin. Voilà que le traité de paix est rompu et que l'armée chinoise attaque nos soldats. Grâce à l'impéritie du général républicain Millot, nous avons eu deux à trois cents morts ou blessés dans la surprise dont nos troupes ont été victimes à Lang-Son. On ne sait encore quel est le caractère exact de cette reprise d'armes, mais il est probable qu'il nous faudra agir vigoureusement contre la Chine, et des instructions précises ont été envoyées à l'amiral Courbet qui commande nos forces navales en Orient. Il va sans doute falloir expédier là-bas de nouveaux renforts, car notre contingent au Tonkin est, paraît-il, fortement réduit par les maladies. On parlait à peine de 4.000 hommes valides sur plus de 15.000.

On comprend que ce soit le moment de la joie et de l'allégresse officielles. Pavoisez et illuminez !

La Commission du Sénat chargée d'examiner le projet de révision a constitué son bureau. Elle a nommé président M. Dauphin,

et secrétaire M. de Rémusat. Les éléments favorables et hostiles au projet sont à peu près en nombre égal au sein de la Commission, et il faut s'attendre à des discussions animées. Mais, dès à présent, on peut prévoir que le projet gouvernemental rencontrera dans la Chambre haute des résistances très grandes, et n'en reviendra, s'il n'en échoue pas complètement, qu'avec des modifications importantes. Ce ne serait plus qu'une révision mitigée.

En Belgique, les élections sénatoriales de mardi ont encore donné aux catholiques une énorme majorité. Les Belges nous donnent là un grand exemple. Sachons en profiter. Depuis des années, en Belgique, les catholiques organisaient la résistance et la lutte avec un esprit de sacrifice réel, d'union indissoluble et d'invincible persistance. Partout ils ont fondé et soutenu avec une générosité sans bornes des écoles catholiques ; chacun s'imposait régulièrement des contributions volontaires ; on avait renoncé au luxe et aux fantaisies pour en conserver le prix aux écoles ; on employait le budget du superflu et du plaisir à augmenter les ressources de la résistance à l'opposition maçonnique. C'était un entrain et une union admirables.

En est-il de même pour nous ? Interrogeons-nous : sommes-nous suffisamment organisés pour résister à la maçonnerie persécutrice ? Faisons-nous assez pour soutenir nos œuvres, nos écoles libres, pour en créer de nouvelles ? Est-ce que nous ne voyons pas toujours un luxe insensé et des plaisirs aussi absurdes que coûteux enlever à notre lutte si nécessaire les ressources précieuses qui lui manquent ? Sommes-nous unis ? N'y a-t-il pas au contraire des rivalités déplorables, une désunion incompréhensible entre les conservateurs catholiques ?

Les Belges, par leur courage, leur union, leurs sacrifices, leur persistance, ont mérité les élections et leurs succès du 10 juin et du 8 juillet. Méritons-nous en France une pareille victoire ?

Et pourtant c'est l'an prochain que la grande lutte va s'ouvrir pour nous. Notre situation est désolée, menaçante, et sans autre remède que notre propre courage, notre foi, notre union, notre constance à lutter. Espérons que la France, trop lente à s'éveiller, n'a pas perdu encore tout sentiment de sa dignité. Il faut qu'elle se réveille et chasse ses indignes maîtres. Que cette pensée ne quitte pas notre esprit jusqu'au jour de la victoire. Aidons-nous, et soyons sûrs que Dieu nous sauvera comme il vient de sauver nos frères de Belgique.

X.

Le 14 Juillet 1789

A l'enthousiasme des premiers jours de l'année 1789 la défiance avait succédé. Le tiers-état fort de son nombre, voulait imposer sa volonté aux députés de la noblesse et du clergé. Le roi, toujours hésitant entre sa bonté et les conseils énergiques de la raison, temporisait et mécontentait ainsi tous les ordres de l'État. Le peuple, irrité par sa misère, aigri par de sourdes et ténébreuses menées, se comptait. Le vent de la révolution soufflait sur la France et Paris se préparait à l'insurrection.

De vagues et terribles rumeurs circulaient dans la foule. Des troupes, disait-on, s'approchaient de Paris et le vieux maréchal de Broglie en avait reçu le commandement ; Mirabeau se fit l'écho sonore de ces bruits alarmants. Le peuple en fut agité. Des agents semèrent l'argent à pleine main et l'agitation ne connut plus de limites. Le 11 juillet la nouvelle du renvoi de Necker porta la colère des Parisiens jusqu'à l'exaspération. La nomination des nouveaux ministres, MM. de Breteuil, de la Vauguyon, de Broglie, bien connus pour leurs sentiments aristocratiques, fut l'étincelle qui enflamma une traînée de poudre. Camille Desmoulins, à la voix fiévreuse, au visage ardent, harangua la foule au Palais-Royal. A un instant de son discours, il tira une paire de pistolets, arracha une feuille d'arbre et la donna aux émeutiers comme cocarde et signe de ralliement. Les arbres, en un instant, furent dépouillés de leurs feuilles et cette foule se déroula à travers les rues de Paris portant les bustes en cire de M. Necker et duc d'Orléans. A la place Vendôme, le royal-allemand du prince de Lambesc chargea la foule et blessa un soldat des gardes françaises. Ces derniers prennent partie pour leur camarade et place Louis XV, où ils étaient casernés, font feu sur le Royal allemand. Le tumulte est à son comble. La colonne qui s'avancait sur la place Louis XV est coupée en deux tronçons et le prince de Lambesc se réfugie derrière les grilles du jardin des Tuileries.

Alors la multitude envahit l'Hôtel de Ville et y pille les armes déposées. Dans la nuit du dimanche au lundi 13 juillet, elle brûle les barrières de l'octroi et chasse les commis.

Au matin du 13 le garde-meuble est forcé. La foule s'arme de pertuisanes, casques, lances et boucliers, Flesselles, prévôt des marchands, s'efforce de la calmer. Il lui promet des armes. Au soir, des caisses d'artillerie arrivent. Mais on n'y trouve que du vieux ling. La populace hurle de colère et crie qu'il faut tuer le prévôt des marchands. L'Hôtel de Ville est assiégé par vingt mille brigands. Mais Moreau de Saint-Méry fait apporter des tonneaux de poudre, il en défonce un, et torche en main, menace, si les brigands ne se retirent, d'y mettre le feu.

Terrifiés, ils se portent vers la Bastille, et tirent contre elle quelques coups de fusil.

Le 14, au matin, les Invalides sont pillés, la foule s'y empare de 28.000 fusils. Elle investit la Bastille. Mais cette énorme masse de pierres, flanquée de profonds fossés, l'inquiète. La populace n'ose l'attaquer. Elle délègue un député. Le gouverneur de la Bastille l'accueille et lui fait visiter la place. Il y trouve 32 Suisses et 82 invalides bien décidés à ne pas se défendre. Pendant ce temps, la foule s'agite et lorsque, à onze heures, son député vient lui rendre compte de sa mission, elle est prête à se retirer. Mais l'arrivée d'une nouvelle troupe lui rend courage. La fusillade crépite sur toute la ligne. La Bastille se tait : ses épaisses murailles n'ont rien à redouter des balles de fusil.

Les gardes-françaises arrivent bientôt avec du canon. La garnison de la Bastille fait feu à son retour. Mais le pont-levis s'est abattu sur le fossé, deux insurgés ont brisé ses chaînes. Le gouverneur, M. de Launay perd la tête en voyant que la garnison ne veut plus se défendre. Une mèche allumée à la main, il se précipite vers la poudrière pour faire sauter la Bastille. Des soldats se jettent sur lui et le contraignent à donner les clefs du petit pont-levis de la grosse tour. Les assiégeants promettent de ne faire aucun mal à la garnison. Le deuxième pont-levis baissé, la foule s'engouffre dans la Bastille et lutte désespérément avec les gardes-françaises. Cette vile populace voudrait répandre du sang, la victoire la grise. Elle bat des mains en voyant apparaître M. de Launay, le gouverneur de la prison. Les gardes françaises doivent tirer l'épée pour empêcher qu'on l'égorge. Mais, arrivés dans les rues de Paris, la foule se fait plus compacte, les cris de mort se multiplient et sous une pressée irrésistible, les

gardes-françaises sont forcées de céder leur prisonnier.

M. de Launay est foulé au pied, un boucher lui tranche la tête avec son large couteau. Alors le cortège se reforme précédé d'un homme qui porte sur une pique la tête sanglante de de Launay.

A l'Hôtel de Ville, les électeurs tremblants entendent un long cri de joie. Et bientôt la foule, en criant victoire, envahit la salle des délibérations. Mille voix demandent la mort de Flesselles, du prévôt des marchands qui, disent-ils, a trahi le peuple. Flesselles se défend hardiment ; les électeurs essaient de le soutenir, mais effrayés par les cris furieux des meurtriers de de Launay, ils abandonnent Flesselles. On veut le conduire au Palais-Royal pour le juger. Flesselles calme, bien qu'un peu pâle, marche au milieu des injures et des menaces de mort. L'agitation de la foule croît d'instant en instant. Des coups de feu retentissent et, quai Pelletier, un individu lui tire dans le dos un coup de pistolet. Il tombe et mille meurtriers s'acharnent sur son cadavre. Un d'eux lui tranche la tête et la met au bout d'une pique.

Voilà, d'après les documents les plus authentiques, le récit de la journée du 14 juillet 1789. Est-il besoin de juger ces sinistres événements ? Est-ce là une victoire ou un assassinat ? L'opinion publique a depuis longtemps répondu. Elle n'a pu voir un triomphe dans ce jour où du sang français a été versé par des Français ; où la Bastille a été prise non par la force, mais par la trahison.

La France, le pays du courage et de l'honneur, n'a rien à voir dans cette prétendue fête nationale. Ce n'est pas elle, en effet, qui a jamais manqué à sa parole d'honneur. Or, les meurtriers de la Bastille ont, malgré la parole donnée, massacré de Launay et plusieurs de ses soldats. La France n'a jamais aimé le rôle de ces lâches qui se mettent mille fois pour frapper un homme de cœur. Ont-ils fait autres choses les mille et mille assassins de Flesselles, traîtreusement tué au quai Pelletier ? — Non. Et c'est pourquoi nous ne ferons pas cet affront à la France, de croire que sa fête nationale puisse être l'anniversaire des assassinats — 14 juillet 1789.

Joseph VÉRY.

GLANES DE LA SEMAINE

Famille royale. — Mgr le comte et Madame la comtesse de Paris, ainsi que la princesse Amélie, sont descendus à leur hôtel de la rue de Varennes. Leurs Altesses comptent passer quelques jours à Paris.

Le duc d'Aumale, le duc de Chartres et la princesse Marie d'Orléans, de retour de Worcester, ont rendu visite à la reine hier dans l'après-midi. Leurs Altesses royales sont arrivées à Windsor un peu avant deux heures. Le capitaine Bigge, de service auprès de la reine, les a reçues en son nom à la gare. Elles ont été conduites en voiture au château, où elles ont pris le luncheon avec la reine. Accompagnées par la princesse Bâtisse elles ont ensuite visité la chapelle Saint-Georges et le monument du prince Albert. Elles étaient de retour à Londres dans la soirée.

Paris. — Demain, 13 juillet, anniversaire de la mort du duc d'Orléans, un service commémoratif sera célébré dans la chapelle Saint-Ferdinand de Neuilly.

Les princes et princesses de la famille royale présents à Paris y assisteront.

Encore nos conseillers. — Notre docteur-maire Gaillon s'est fait excuser à la dernière séance pour cause d'indisposition, peut-être était-il retenu chez lui par des soucis domestiques, mais enfin quelle qu'en soit la raison, il s'est caché. Les confrères, Messieurs

les docteurs Diday et Ollier avaient adressé à l'administration quelques observations, et ils concluaient à la plus grande prudence en face du fléau qui nous menace. Il fallait répondre catégoriquement et notre lord-maire n'a pas osé affronter les regards du public.

M. Bouffier, adjoint, vous connaissez l'illustre Bouffier, point n'est besoin de vous entretenir de lui ? présidait la séance et, en prestidigitateur habile, il a su escamoter la muscade, c'est-à-dire, le mettait de côté toutes les considérations émises par nos savants docteurs, il a fait voter l'ordre du jour pur et simple. Pouvaient-ils faire mieux, Guyaz l'historiographe, n'a-t-il pas dit que si les grandes agglomérations pouvaient être un danger, il fallait interdire les réunions de fidèles dans les églises.

Allons, nous danserons, nous rirons, nous rigolerons, nous boirons, nous nous tremousserons pour la fête du 14 juillet et nous dirons : Hop ! pour ces imbéciles que le choléra emmène, ce ne sont pas des républicains.

Voilà ce qu'a décidé notre grand sanhédrin lyonnais.

J'oubliai, au sujet d'une discussion, le public ne s'est-il pas permis de troubler la libre digestion de nos... immédiatement le président, toujours Bouffier, se montant sur ses ergots, a déclaré qu'au premier mouvement, il ferait évacuer la salle.

Attraper ça, électeur de bas étage, voilà comment agissent les élus, lorsque ta bêtise en a fait tes maîtres.

Le pourront-ils ? — La municipalité d'Alger a décidé, en présence de l'épidémie qui sévit à Toulon et à Marseille, d'affecter le crédit destiné à la fête nationale à l'achat de désinfectants. La somme donnée à cet effet par le gouvernement sera appliquée au même objet.

La sagesse. — Le conseil municipal de Nîmes a, sur la proposition de notre ami M. le Comte de Bernis, émis le vœu d'ajourner la fête du 14 juillet.

Quel est l'avis du gouvernement ?

Châtiment. — Un dépeudeur de crucifix, un balayeur d'images saintes, l'instituteur laïque d'une commune voisine de Vienne (Isère), vient de prendre le chemin de l'asile Saint-Robert, près de Grenoble.

Le doigt de Dieu vengeur s'est posé sur le front de ce blasphémateur, et le peu de cervelle qu'il pouvait rester sous ce crâne de damné s'est rapidement desséché. Depuis quelques jours le malheureux a commis de tels actes de dévotion que ses dignes amis, les membres du conseil municipal, sectaires enragés de la loge de Vienne, ont dû le ficeler eux-mêmes dans un char-à-bancs, et l'emmenant de bon matin, la tête basse, à la gare la plus voisine.

Il ne convient pas à des chrétiens de se réjouir du malheur de l'impie, reconnaissant nous ne pouvons moins faire que de reconnaître combien la population honnête du village se montre soulagée du départ de ce cuistre abhorré.

C'est presque de la joie !

M. Savary. — Les Lyonnais ont payé assez cher l'honneur de connaître M. Savary. La banque de Lyon et Loire a assez vidé leur bourse. Mais M. Savary était appelé à rendre compte de sa conduite privée devant le tribunal de la Seine. Chacun se souvient de son aventure extra-conjugale à la brasserie de la rue des Martyrs. M^{me} Savary réclamait la séparation de corps. Le tribunal a fait droit à sa demande et a prononcé la séparation. Il confie à sa femme le soin d'élever ses deux enfants

qui ne sont conduits chez leur père qu'une fois par semaine. — Mais le tribunal lui a joué encore un plus mauvais tour. Toutes les donations faites en sa faveur, tout ce qui était avantage pécuniaire pour lui, le tribunal l'a annulé. C'est encore une mauvaise affaire financière, mais qui, contrairement aux anciennes, ruine Savary et non ses actionnaires.

Les élections sénatoriales en Belgique. — Les élections sénatoriales qui viennent d'avoir lieu en Belgique ont confirmé le succès du parti conservateur.

Dans le royaume de Belgique, les sénateurs sont élus par le même corps électoral que les députés ; c'est-à-dire par les citoyens qui, ayant atteint vingt-un ans, paient 42 fr. 32 d'impôts directs.

La seule différence est dans l'éligibilité des candidats. La seule condition pour être élu membre de la Chambre des représentants est d'avoir vingt-cinq ans. Pour être nommé sénateur il faut avoir quarante ans et payer 206 f. 40 d'impôts directs. La liste des éligibles est revisée chaque année, et si, dans une province, elle ne représente pas un sixième de la population, elle est complétée par l'addition des plus imposés. Les fonctionnaires du gouvernement et les ministres du culte ne peuvent être candidats pour la Chambre haute. Le Sénat comprend 69 membres ; il est élu pour huit ans ; mais il est renouvelé par moitié tous les quatre ans.

Troubles en Belgique. — Les libéraux belges ne savent comment faire éclater la rage de leur déception. Ainsi à Ath (Hainaut), les catholiques ayant, à la suite des élections sénatoriales, organisé un cortège, la foule a assailli le char qui figurait dans ce cortège, vers le drapeau en pièce et s'est dirigée ensuite mais le local du cercle catholique, qui a été saccagé.

Le parti révolutionnaire est le même dans tous les pays.

Nécrologie. — Nous apprenons la douloureuse nouvelle de la mort de S. G. Mgr Meirieu, ancien évêque de Digne, chevalier de la Légion d'honneur.

Mgr Meirieu, né à Saint-Gilles (Gard), le 23 novembre 1800, avait été nommé évêque de Digne, le 28 novembre 1848, et sacré le 24 février 1849.

Depuis quatre ans déjà, l'état de sa santé l'avait forcé à donner sa démission.

École de la Salle. — Concours de Gymnastique. — Nous sommes heureux de pouvoir citer les noms des élèves qui ont su, pendant un temps restreint accordé aux exercices de gymnastique, mériter d'être signalés par l'auditoire sympathique et attentif qui remplissait les vastes préaux de la rue Neyret, le dimanche 29 juin.

Les moniteurs généraux, Bonnard Jules et Cazin Louis, ont assurément les premiers prix. Clemann Charles, Molle Joseph, Tournus Michel, ont surpris par la vigueur et la précision de leur allure. Clemann Edouard, Montaland Paul, Dumond Marius, Martin Joseph, Leysard Jean-Louis, Pélanjon Henri, Würgele Robert, Gomonet François, ont tour à tour parcouru les appareils et provoqué les applaudissements des nombreux spectateurs.

On a remarqué particulièrement les mouvements d'ensemble, les marches, contre-marches ; on sent que le professeur M. J.-M. Mermet ; sait commander son petit régiment. Le jour où les exercices de canne, de bâton, d'escrime, et

complèteront l'enseignement de la gymnastique, où les jeunes gens se sont révélés aptes à y réussir ce jour-là rien ne manquera à la séance annuelle que l'école se propose, à l'avenir, d'offrir aux familles.

Société de géographie. — Concours de 1885. — Le Comité d'action a résolu de publier ainsi qu'il l'ont fait plusieurs Sociétés de géographie, l'histoire des Lyonnais qui, par leurs voyages, d'intérêts scientifiques ou commerciaux, ont contribué aux progrès de la science géographique. Il est juste de retirer leurs noms de l'oubli et de reconnaître les services, quelque modestes soient-ils, qu'ils ont rendu à la science.

1^o En conséquence, un concours est ouvert entre les auteurs de mémoires contenant la biographie de un ou plusieurs voyageurs de la région lyonnaise ;

2^o Les travaux qui en seront jugés dignes seront insérés dans le bulletin de la Société de géographie, et seront ensuite l'objet d'une publication séparée ;

3^o Sur le rapport d'un jury spécial, la Société décrètera, en séance solennelle, aux auteurs des meilleurs mémoires, des récompenses consistant en médailles or, argent et bronze ;

4^o Les mémoires porteront une épigraphe qui sera répétée dans un pli cacheté, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur ;

5^o Ces travaux devront parvenir au secrétaire de la Société, rue de l'Hôpital, 6, à Lyon, le 1^{er} juin 1885 au plus tard.

NOTA. — Les familles qui possèdent sur ce sujet des documents inédits sont invitées à les communiquer à la Société.

† **Décès dans le clergé.** — M. Broalier, vicaire de Haute-Rivoire, est décédé le 6 juillet dans 28^{me} année.

Les Sœurs de Charité

Au moment où un fléau terrible menace de nouveau la France et l'Europe, nos réformateurs de la charité chrétienne, qu'ils veulent remplacer par l'assistance laïque, auraient besoin de ne pas ignorer quelles femmes ils expulsent des hôpitaux comme des écoles. S'ils voulaient être sincères, ces novateurs, après avoir déjà fait l'expérience du dévouement intelligent et sans égal des sœurs de charité, ils reconnaîtraient que leur répulsion pour les femmes est stupide. Ils savent bien que ces hospitalières dédaignent le salaire d'une infirmière mercenaire, que, dans les soins qu'elles prodiguent aux malades, aux pauvres, aux enfants des écoles, elles ne sont guidées que par des sentiments que l'amour de Dieu et du prochain peut seul apprendre à mettre en pratique dignement.

Quelques noms de femmes dont le dévouement a mérité la plus haute récompense gouvernementale, la croix de la Légion d'honneur, sont utiles à citer pour rappeler à la raison et au bon sens les ennemis de tout ce qui prend le nom de cléricisme.

Pendant les dix dernières années, sur huit femmes qui ont été promues dans la Légion d'honneur, trois seulement sont laïques, l'une artiste, deux signalées par leur courageuse conduite pendant la guerre, les cinq autres des religieuses hospitalières.

1^o D^{lle} Durouillet, en religion sœur Sainte-Hélène, supérieure de l'hospice de Jouarre (Seine) ;

2^o D^{lle} Chagny, en religion sœur Sainte-Barbe, supérieure de l'hôpital de Lagrange à Toulouse ;

3^o D^{lle} Marrin, en religion sœur Jeanne-Claire, supérieure des filles de la charité de Compiègne ;

4^o Sœur Perrin à Toulouse, en récompense de son dévouement pour les inondés (en 1875) ;

5^o D^{lle} Lefèvre, en religion sœur Onésime, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Clunay, à la Martinique (en 1875).

Nous pourrions citer d'autres noms en remontant à des époques antérieures, car nous connaissons des sœurs de charité qui, sous tous les gouvernements, ont en quelque sorte forcé la justice des gouvernants. Ces exemples suffisent pour rappeler une fois de plus ce qu'on peut attendre de ces héroïnes de la vertu chrétienne.

Nous attendons pour citer de nouveaux modèles à imiter par les infirmières qui sont les favorites de certaines municipalités, que l'épidémie nouvelle mette à l'épreuve tous les dévouements.

Il nous revient à la mémoire un fait qui prouve quelle est la puissance de la véritable charité chrétienne exercée par les admirables filles de Saint-Vincent de Paul.

En 1855, lors de la campagne de Crimée, nous nous souvenons du spectacle touchant que présentait la gare du chemin de fer de Perrache au moment du départ des troupes pour l'Orient.

En même temps que des militaires de toutes armes étaient mis en route, des escouades de sœurs de Saint-Vincent de Paul affluaient aussi pour le service hospitalier de l'armée. C'était une sœur bien connue à Lyon, sœur Marchand, qui était chargée de faire exécuter les départs. Aussitôt que les cornettes blanches apparaissaient à la gare, c'était des hourrahs qui les accueillaient. Les soldats se précipitaient à l'encre pour les décharger de leurs petit bagage, et, exprimaient que leur sort pendant la guerre allait être soulagé et encouragé par des femmes qui étaient la plus parfaite personification de la charité française.

On se souvient encore que dès les premiers jours de la campagne, le choléra avait envahi Constantinople où une partie des troupes était cantonnée. L'épidémie faisait des ravages terribles dans les hôpitaux. Les médecins de l'armée avouaient que le mal sévissait plus à cause de la nostalgie dont étaient atteints les malades que par effet de la maladie elle-même.

Le commandant de la place était le colonel Comignion du 39^e régiment de ligne, mort général avant 1870. Les plus brillants états de service l'avaient placé au premier rang des officiers supérieurs. Il était en même temps un bon chrétien sans faiblesses et n'avait pas de préférence pour les infirmières laïques, alors d'ailleurs peu connues.

Les médecins avouaient au colonel que leur science était en défaut, si le moral des soldats malades n'était pas remonté.

La mortalité était en effet effrayante.

Lo colonel parcourant les hôpitaux voyait des hommes vigoureux qui lui étaient signalés comme guérissables, mais qui mouraient de nostalgie. Les sœurs de charité étaient arrivées à Constantinople. Le commandant de la place les rassembla et leur annonça qu'il met les hôpitaux à leur disposition, et qu'il compte sur elles pour user de toutes leurs ressources contre le mal qui décime la troupe. Les sœurs se rendent dans les salles ; à peine elles apparaissent que les malades les plus affaiblis, les plus démoralisés se redressent avec des démonstrations de joie à la vue de ces femmes qui leur rappellent le pays, la famille, la charité chrétienne, leur foi religieuse. Dès ce jour, la décroissance de l'épidémie et les guérisons des malades les plus atteints, commencent à se voir à un état sanitaire normal, mais c'était un spectacle attendrissant de voir tous ces militaires, soumis aux prescriptions de soins hospitaliers, reconnaissant avec effusion des soins les plus ingénieux qui hâtaient la guérison en leur reconfortant le cœur. C'est du colonel Comignion lui-même que nous tenons ces détails.

Un autre spectacle se présentait après la campagne à Lyon sur la place Bellecour.

Nous nous souvenons d'avoir vu le retour du 39^e régiment que commandait le brave colonel, c'était émouvant de voir à quel état avait été réduit ce régiment. Des hommes jeunes paraissent des vieillards, et de plus, le nombre des officiers avait été véritablement décimé.

Or voici, à ce sujet, une épisode de l'histoire de ce régiment au siège de Sébastopol. On se souvient de la prise de la tour Malakoff. Le 39^e fut le régiment qui monta le premier à l'assaut de ce fort et y planta le drapeau français, mais, au moment de l'as-

— 4 —

DEUX FAMILLES EN UNE

— NOUVELLE —

PAR GABRIEL

Et, par suite de ce singulier phénomène psychologique, qui fait que tout nous est noir ou blanc, d'après notre propre disposition d'esprit, Amédée qui tout à l'heure venait plein d'espoir, s'en retournait tout à fait étranger à son entreprise avait une grande influence sur elle.

Ce que fut cette soirée, ce que fut la nuit suivante, ce que fut la journée d'après, je le laisse imaginer à mon lecteur. Enfin, le soir revint malgré tout, ce dont Amédée avait paru douter un moment. Cette fois les Servin étaient chez eux.

VI

— Ah ! c'est toi, fit Paul, en apercevant Amédée. Oh ! diable, quelle toilette ! mais, ah ça, mon cher, on croirait que tu vas faire une demande en mariage. Quelle diable d'idée as-tu donc de te mettre comme cela ? C'est pour le coup que Léonie va se moquer

de toi. Tiens, juste, la voilà qui vient de partir en te voyant.

Léonie, en effet, ayant montré sa tête, avait vite refermé sa porte en riant. C'était une de ses coquetteries privilégiées. Elle savait bien, la méchante, qu'elle attirait ainsi Amédée, encore plus qu'elle ne le fâchait.

— Tu vois, dit Amédée à sa sœur, c'est inutile, c'est absolument inutile ; elle se sauve dès que je viens.

— Allons, du courage, répondit Marie. Puis s'adressant à Paul : Amédée voudrait parler à M. et à M^{me} Servin, le peut-il maintenant ?

— Mais... très facilement, que de cérémonies ! Entrez donc. Je vous rejoins, je vais faire venir Léonie.

Madame Servin, au moment où entraient Amédée et Marie, était en train de faire à son mari les plus virulents, les plus convaincus reproches, au sujet de la passion malheureuse de ce dernier pour les pipes.

— Non, s'écriait-elle, secouant la tête et gesticulant, non, je ne puis pas souffrir cette horrible manie, cette détestable habitude, cette monstrueuse débauche, — les épithètes ne contaient rien à M^{me} Servin, — cette abominable... ici M^{me} Servin chercha quelque substantif suffisamment caractéristique, mais il parait qu'elle n'en trouva pas d'assez fort pour peindre la chose au vif, car elle termina sa phrase par un *brrrrr* formidable, en manière de péroraison.

Ce *brrrrr* quelque fut d'ailleurs son mérite intrinsèque, au point de vue oratoire, parut peu toucher M. Servin. Calme, pacifique, digne, il recevait l'orage avec un air qui disait : Après la pluie vient le beau

temps ; quand vous serez fatigué de crier, ma petite femme, vous vous taisez.

Mais M^{me} Servin n'était, hélas ! pas de trempe à se fatiguer pour si peu de chose, et, la mine impassible de son mari l'exaspérant encore davantage, elle alla reprendre de plus belle sa harangue, quand Marie et Amédée firent leur apparition.

— Ah ! M. Varel, s'écria M^{me} Servin, si vous saviez tout ce que me fait souffrir M. Servin, voyez-vous, mon cher ami, j'ai vu vous ne laissez votre sœur se marier, et je vous avoue que, pour moi, je suis entièrement résolue à ne donner ma fille à personne, non, à personne.

Il n'en fallait pas davantage pour démontrer absolument ce pauvre Amédée. Heureusement Marie était la qui fit au moins un semblant d'objection.

— Ah ! vraiment, répondit la bouillante moitié de M. Servin, ah ! vraiment, vous n'êtes pas de mon avis, ma chère Marie, ah ! vraiment vous ne pensez pas comme moi. Eh bien, libre à vous de vous marier si vous le désirez tant. Marie, vous, n'avez-vous, mais je le répète, personne n'aura la main de ma fille. Pauvre enfant, il ne manquerait plus qu'elle tombât dans les griffes d'un homme qui l'immolerait à petit feu.

C'était là, à ce pas s'y méprendre, une allusion très directe à ce sanguinaire M. Servin. Mais lui, calme, attendait la fin de l'orage, car il savait qu'après la pluie vient le beau temps.

Pourtant, répliqua Marie, si quelqu'un de très honorable, de très connu de vous venait vous demander cette main que vous...

— Non, Marie, non, jamais.

— Et cependant je connais quelqu'un de vraiment digne de cette main, etc...

— Oh ! Marie, s'écria ce fou d'Amédée, sans trop penser à ce qu'il faisait, et en manière de protestation, car certainement il n'espérait qu'en une faveur et ne s'était jamais estimé très digne de Léonie.

— A la bonne heure, mon cher Amédée, à la bonne heure, reprit M^{me} Servin, qui avait cru voir, dans le Oh ! du jeune homme, une approbation très nette à la pratique du célibat général. Vous au moins vous êtes sage, et vous comprenez bien, quoique vous ne soyez qu'un homme, que le mariage est la plus difficile et la plus pénible des vocations. Je suis bien sûre que vous ne vous marierez jamais, n'est-ce pas, Amédée ?

— Certainement, madame, j'estime que...

— Ah ! je le pensais bien !

— Cependant...

— Oui, oui, restez dans ces idées.

— Il me paraît pourtant que...

— Que je suis heureux, — voyez-vous dire ? Ah ! mon cher jeune homme, détrompez-vous M. Varel, je suis la plus malheureuse des femmes.

Ici, M. Servin eut positivement l'air de vouloir dire quelque chose, mais il parait qu'il se souvint de la maxime du sage : « Tournez sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler, » et il ne dit rien.

— Marie, voulant enfin terminer ce quiproquo, profita de ce moment de silence pour aborder franchement la question.

— Madame, nous sommes venus ici, ce soir, et nous étions déjà venus hier soir...

(La suite au prochain numéro.)

saut une explosion de mine pratiquée par l'ennemi fit de nombreuses victimes. Les officiers surtout furent décimés. Le colonel, en tête de l'attaque, vit immédiatement tomber autour de lui plus de deux cent cinquante hommes. Il ne fut pas atteint.

Libres-penseurs vous ne pouvez nier la bravoure de ce français; mais vous allez railler. Le colonel portait sur sa poitrine une médaille de la Sainte Vierge.

L. DUCURTYL.

Illumination des Églises au 14 Juillet

M. le maire de Lyon vient d'écrire à MM. les curés de la ville, pour leur demander si le personnel des églises peut se mettre à la disposition de la mairie pour pavoiser et illuminer nos temples.

M. Gaillon a déjà la clef des trente-cinq clochers de la cité, il veut davantage. Attendons-nous à le voir, à brève échéance, demander une messe solennelle le 14 juillet, pour obtenir du ciel les faveurs que ses concitoyens lui refusent.

Comme il n'y a pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin, le maire de Lyon mettra lui-même bientôt la main à l'encensoir, non plus comme autrefois quand il était enfant de chœur, mais bien pour pontifier lui-même et brûler au nez des ministres au pouvoir, ou de la déesse République, un encens qu'il exigera en impôt proportionnel, de toutes les fabriques de la ville.

On peut rêver déjà sans trop d'efforts d'imaginer, un culte nouveau que l'illustre professeur-docteur-maire-pontife organisera sous peu.

Il en sera naturellement le grand prêtre, et les conseillers dociles se préparent et s'exercent à recevoir sa bénédiction.

Au 14 juillet donc, nos curés n'auront qu'à s'exécuter et à enjoindre aux sonneurs, aux sacristains, aux suisses, aux loueurs de chaises, aux souffleurs d'orgue, à leurs vicaires aussi, d'apporter chacun sa petite provision de lampions et de les accrocher symétriquement aux gargouilles et aux rinceaux de nos églises. Allons, Monsieur le maire, encore un petit pas, et vite, ordonnez, par un bel et bon arrêté, appuyé sur les lois récentes, ordonnez au plus habile musicien de nos églises, de composer une cantate religieuse pour célébrer les joies et les souvenirs du grand anniversaire républicain.

La Marseillaise est usée; les ivrognes la beuglent à tout propos; il n'y a plus guère que les pompiers qui consentent, sous l'archet de Jandard, à l'expulser de leurs trombones, et encore ne les forcez-vous pas, Monsieur le maire.

Une toute petite ode de sacristie, quelque chose dans le goût théophilanthropique des premiers ans de ce siècle; une douce ballade religieuse, une tyrolienne à quatre voix pour exalter Grévy, Ferry, Marat, Robespierre, Gambetta et Camperon, ferait bien votre affaire. Si vous êtes insinuant et adroit, vous inspirerez au compositeur de vous accorder un tout petit couplet, une modeste strophe, une touchante doxologie.

J'ai été, comme vous, il y a trente et quelques années, enfant de chœur dans ma paroisse natale, et j'ai gardé pour tout ce qui touche aux cérémonies de l'Eglise, une prédilection marquée.

Je suis sûr que vous êtes comme moi, et que que c'est en souvenir de vos belles années (vous aviez peut-être les cheveux blonds et frisés), que vous tenez tant à vous rapprocher ces jours-ci des clochers et des presbytères.

Voyons, dans le fond, n'êtes-vous pas un peu curé, ou au moins sacristain.

M. Gaillon a trop d'esprit pour faire les choses à la légère et sans motifs. Il est à croire que ses demandes progressives, ses incursions de plus en plus avancées dans le domaine ecclésiastique sont une préparation prudente à l'établissement d'un nouvel ordre de choses.

Hier, les cloches, aujourd'hui le personnel des églises, demain.....

La religion nouvelle que M. le maire de Lyon veut fonder sera plus large dans sa morale et plus simple dans ses dogmes, que la religion du catéchisme.

Un seul article de foi sera imposé: il faudra croire que la République est une chose sérieuse, et M. Gaillon un grand homme.

Une variation de la formule turque: Allah est Allah, et Mahomet est son prophète.

Et nos places publiques, avant qu'il soit dix ans peut-être, résonneront des chants sacrés que les marabouts du nouveau culte enverront des cimes de nos clochers transformés en minarets.

En attendant cette ère nouvelle d'une religion qui fera les affaires de quelques citoyens, il nous faudra subir l'affront de voir nos églises illuminées le 14 juillet, pour cette odieuse fête républicaine. La majorité des contribuables

n'est pas le moins du monde enchantée de voir ainsi prodiguer à ses dépens l'huile municipale. C'est un indigne abus de pouvoir, de profaner, de violer au mépris de la conscience publique, les édifices consacrés à un culte autorisé par la loi. Où est le mérite d'ailleurs, où est le courage à obliger des curés, qui ne peuvent résister, de pavoiser leur église.

Se méprendra-t-on sur leurs sentiments, les croira-t-on moins instruits sur le fait historique de la prise de la Bastille? Pense-t-on les attirer par cette violence, à l'ampleur d'un régime qui grave sur tous les édifices le mot de liberté, et s'empresse de forcer, de violenter la neutralité politique dont nos dignes pasteurs ne se sont jamais départis.

C'est une délicate jouissance que s'offre M. le maire de Lyon, et qu'il sera probablement le seul à trouver spirituelle.

Qu'il dégage, si en paix ce plaisir des dieux, la vengeance, si vengeance il y a. Ce n'est assurément pas autre chose qu'une rancune à satisfaire qui a pu pousser notre premier magistrat à un excès de zèle dont la République ne profitera pas, et qui ne lui rapportera à lui-même que le haussement d'épaules significatifs des hommes sensés, ou, ce qui est pire, les applaudissements de son conseil municipal.

F. C.

Morale sans Dieu

Bien des personnes se demandent encore avec effroi où nous allons; il serait peut-être juste de se demander où nous sommes déjà arrivés. Si nous regardons de bas en haut de l'échelle sociale dans notre pauvre pays, nous constatons facilement un malaise moral arrivé à l'état aigu. En haut, la soif immodérée du pouvoir retenu à tout prix, non pour le dévouement à la nation, mais pour les satisfactions qu'il procure; en bas, d'après revendications qui font trembler les jouisseurs et dont l'exécution ne ferait que succéder les affamés aux repus. Ce serait comme dans ces machines où une immense courroie sans fin voit alternativement chacun de ses points venir occuper une place élevée pour redescendre au niveau le plus inférieur.

Où, notre organisme est détraqué, où l'on sent l'absence d'un régulateur, et d'un régulateur sans lequel les sociétés humaines vont à la ruine, comme les locomotives lancées sans mécanicien qui les dirige vont à la catastrophe. Ce régulateur qui fait aujourd'hui si lamentablement défaut, c'est la morale.

La franc-maçonnerie (je comprends sous ce nom les révoltes contre l'idée morale depuis l'origine des sociétés secrètes qui les englobent tous), la franc-maçonnerie a inventé et propagé la morale positive, la morale sans Dieu, et nous commençons à voir les résultats de cette belle invention.

Regardez donc ces enfants auxquels ni le maître d'école, ni le père, ni la mère ne parlent de Dieu, regardez-les et dites-moi que vous en semble?

Ils blasphèment, ils insultent les symboles religieux, ils ricanent aux choses augustes, ils méprisent les supériorités de toute nature; une corruption précoce les gangrène. J'ai vu, moi qui écris ces lignes, des gamins de quatorze ans, avoir des maîtresses de douze! Et, chose triste, ce qui était une monstrueuse exception tend à se généraliser. Ecoutez donc, si vous en avez le courage, la conversation de ces écoliers que vous rencontrez dans les rues ou dans les promenades publiques. C'est à faire non-seulement rougir de honte mais pâlir d'effroi. S'il est vrai, comme on l'a dit, que rien n'est plus près d'un peuple féroce qu'un peuple aux mœurs corrompues, songeons un peu à ce que sera le peuple qui s'élève. Otages de demain, les Raoul Rigault ne manqueront pas pour présider à votre supplice!

Continuez, éducateurs modernes, votre éducation sans Dieu, sans prières, sans idée religieuse, continuez à remplacer l'assistance aux offices du dimanche par les exercices du bataillon scolaire, et puis, si vous vivez encore vingt ans, vous aurez lieu de vous applaudir de votre œuvre!

Telle aura été l'enfance, telle sera la jeunesse ou plutôt il y aura progression dans le mal, car dans cette voie on ne reste pas stationnaire. Pervertissez, journaux, gravures et livres infâmes, qui germent avec profusion dans un sol si bien préparé. Quelle littérature plus pourrissante encore faudra-t-il inventer pour toi, jeunesse de la fin du dix-neuvième siècle qui te blase sur les licences du siècle précédent! Les éditeurs belges ne te suffisent plus et je ne sais si les œuvres dont on ne prononce le nom que tout bas te suffiront davantage! On a mis pour toi à bas prix Boccace, La Fontaine, Bérulde, de Verville et cent autres. Les écoliers cachent cela dans leur pupitre et trouvent que ce n'est pas assez corré. On demandera sur

la scène les spectacles qui s'y jouaient à l'époque de la décadence romaine. Nous sommes déjà en bonne voie.

Je n'ai pas le courage de m'étendre encore sur ce sujet, quoique je n'aie certes pas tout dit ce qu'il y avait à dire, mais ce que j'ai dit est suffisant, il me semble, pour que tous les gens de cœur fassent de suprêmes efforts pour arracher l'enfance à l'éducation qu'on lui donne aujourd'hui. Que tous ceux qui liront ces lignes songent que les écoles chrétiennes sont le dernier rempart contre la démoralisation et la barbarie qui montent. Je ne fais pas du style, je fais de l'histoire. Si nous voyons les crimes se multiplier et s'aggraver de circonstances inconnues aux siècles passés, si nous voyons le suicide s'étendre comme une lèpre, la charité s'affaiblir et la haine grandir, sachons bien qu'il n'y a qu'un remède: l'éducation religieuse. La crainte de Dieu fera toujours plus que la crainte des gendarmes et la croyance aux récompenses et aux châtements éternels empêchera plus de crimes que la croyance à l'évangile maçonnique.

Le jour où, dans Rome, les mœurs s'en allèrent avec la foi aux divinités du foyer, les oreilles attentives purent entendre dans le lointain, le pas vengeur des chevaux de Genséric et d'Attila. Pour nous, si nous n'avons pas à craindre aujourd'hui les invasions de hordes inconnues, ne croyons pas non plus que toute barbarie vienne des régions inexplorées. La barbarie prend aussi sa naissance dans le sein des sociétés à la civilisation raffinée et pourrie et l'histoire nous apprend que toute terre souillée par la débauche et le crime ne redevient pure que par le sang et le feu.

M. F.

Le 14 Juillet et le Choléra

A l'heure où j'écris ces lignes, Marseille et Toulon, ces deux cités sœurs, sont en deuil. Les hôpitaux retentissent des cris de désespoir des cholériques; et nul ne sait si, dans quelques instants, il n'ira pas grossir le nombre des pestiférés. — Chaque heure prépare avec elle un cercueil que des hommes emportent en cachette, comme pour cacher le nombre des morts.

A l'heure où j'écris ces lignes Lyon, Paris, Bordeaux, la France entière se pavoise et se dispose à rire.

Pendant que le glas sonne à Marseille et à Toulon, les cloches de nos églises vont, par ordre d'un maire quelconque, fêter à toutes volées le plaisir d'être en république.

Pendant que les prêtres et les sœurs de charité de Marseille et de Toulon s'efforcent de rendre un peu de courage à ceux qui tombent comme à ceux qui restent, les ministres de la France républicaine ont dit: Vive la joie!

Ah! c'est qu'ils se moquent bien de vous, pauvres cholériques, ces hommes d'orgueil et d'ambition. Que leur importe des citoyens qui vont mourir, pourvu que le nombre des badauds survivants soit assez grand pour les maintenir au pouvoir.

Napoléon I^{er} et le duc d'Orléans, l'Impératrice Eugénie, et avant eux, tous nos vieux monarques français, en temps d'épidémie, visitaient les pestiférés; pas un ministre de notre République ne s'est encore dérangé!

Nos rois, ainsi que ceux cités plus haut, avaient conscience de leurs devoirs et ils ne craignaient pas d'exposer leur vie même au terrible fléau. Grévy, lui, n'a pas même dénoué les cordons de sa bourse pour venir en aide aux cholériques.

Et voici que ces petits hommes, despotes de notre grande nation, non contents de nous avoir apporté le choléra asiatique par leur insouciance, non contents de fuir devant lui, vont encore, pour étourdir ce pauvre peuple affolé, proposer l'horrible lèpre!

Pendant quelques heures on a pris des précautions, c'était pour satisfaire l'opinion. Maintenant on se néglige. Les mauvaises odeurs reviennent partout, et pour comble d'impudence et d'impudence on va fêter le 14 juillet!

Toulon, Marseille, pauvres cités rongées par ce mal terrible, vous vous en souviendrez un jour. Vous vous souviendrez que des ministres français ont voté la joie, la bombance et la débauche quand vous râliez dans les bras du choléra.

France, toi qui demain (puisse ma prédiction ne pas s'accomplir), toi qui vas être envahie peut-être tout entière par le hideux fléau, par ordonnance de M. le Ministre, tu t'en souviendras.

Tu sauras que la République qui t'a valu le choléra moral, t'a donné aussi le choléra asiatique.

Tu sauras que pour soutenir leur mesquine ambition, des avides de pouvoir ont rejeté tous les conseils des médecins et dit: Accourez tous

et buvez, quand l'hygiène répétait: Pas d'agglomération, pas d'excès.

Pour toi, République, j'en sais pas si je me trompe, mais si ce mal arrive, je le dis: ton heure a sonné, et tu crèveras du choléra comme une peste que tu es!

AUGUSTIN RÉMY.

Concerts Bellecour

Le nombre des promeneurs augmente chaque soir aux Concerts-Bellecour; les mardis et vendredis surtout. L'intérêt des programmes est d'ailleurs bien fait pour encourager cet empressement.

La seconde édition du festival Verdi (avec M. et Mme Cottet, M. Fargues, etc.), a obtenu le même succès que la première, ce qui n'est pas peu dire.

Le programme de mardi était particulièrement intéressant. La 4^e Marche aux flambeaux de Meyerbeer, la Marche du Songe d'une nuit d'été de Mendelssohn, les Variations d'Haydn sur l'Hymne autrichien ont été fort bien exécutées par l'orchestre.

Nous avons applaudi également M. Chausier, cor soliste des concerts Padeloup, qui tire de son ingrat instrument un parti incroyable. Il a exécuté avec une grande sûreté deux fantaisies de sa composition et une fort jolie romance de Saint-Saëns.

A. L.

Les Annonces sont reçues exclusivement aux Bureaux du Journal.

Se trouve dans nos Bureaux

HISTOIRE D'HENRI V

PAR ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

1 vol. in-8, de VIII-516 pages, prix. . . 5 fr.

Avec cette épigraphe: « Vous direz à Henri que ce qu'il dit est bien dit et que ce qu'il fait est bien fait. » PIE IX.

La Grande Maison de Deuil
ou
Sablier
actuellement, rue de la République, 17, en face de la Banque de France, a reçu tous ses assortiments de printemps en Tissus légers, Costumes, Lingerie, Modes, Fantaisies, Confections, etc.

Guérison radicale des **HERNIES** hommes, femmes et enfants. — PAIEMENT APRÈS GUÉRISON. — THERON et C^{ie}, 28, rue Comfrot, au 2^{me}. Tous les jours de 1 h. à 4 h. Une Dame est chargée d'appliquer pour Dames.

Une opération extraordinaire de chirurgie: L'ambassadeur américain à Vienne, M. Kasson, vient de communiquer au gouvernement des Etats-Unis une description très intéressante d'une opération remarquable de chirurgie effectuée récemment par le professeur Billroth, de Vienne. Le but de cette opération était le déplacement d'un tiers de l'estomac. L'opération fut accomplie et le malade se rétablit c'est la seule fois qu'une opération de ce genre ait eu du succès. La maladie que le professeur Billroth prétendait guérir était le cancer de l'estomac dont les symptômes sont généralement ceux que nous allons énumérer.

Le malade manque d'appétit; il a dans l'estomac une sensation de défaillance effrayante; des glaires s'amasent autour des dents, particulièrement le matin, et il a dans la bouche une saveur désagréable. Loin de faire disparaître cette défaillance la nourriture semble l'augmenter; les yeux du malade deviennent enfoncés et le blanc prend une teinte jaune, ses mains et ses pieds deviennent froids et visqueux au toucher et une respiration froide se déclare simultanément. Le malade se sent aussi constamment accablé de fatigue et son sommeil ne lui produit aucun repos. Ensuite, il devient nerveux, irritable et taciturne, et il est assailli d'idées noires. Il éprouve du vertige, une sorte d'étourdissement quand il se lève subitement. Les intestins deviennent constipés; la peau est sèche et parfois brûlante; le sang s'épaissit et ne peut pas circuler. De fréquents renvois de nourriture ont lieu, tantôt d'un goût aigre tantôt ayant une saveur douceâtre, et très souvent accompagnés de palpitations de cœur, et le malade croit éprouver une maladie effrayante de cet organe.

Au bout de quelque temps, il est obligé de rejeter toute la nourriture qu'il prend, parce que l'orifice qui conduit aux intestins se ferme presque complètement.

Quoique ce mal soit alarmant, ceux qui en sont atteints peuvent cesser de le craindre, parce que sur 1.000 cas, il y en a 999 dans lesquels le cancer n'existe pas. La Dyspepsie est le vrai nom de la maladie et les personnes qui en sont atteintes pourrissent la combattre en employant le vrai moyen de la guérir. Le remède qui assurement s'attaque à cette affection est la TISANE DES SHAKERS, préparation végétale qui extirpe radicalement de l'économie la cause du mal.

Prix: 4 fr. 50 la bouteille. Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies où la brochure est délivrée gratuitement.

Dans le cas où les intestins ne seraient pas actifs il faudrait prendre une ou deux Pilules des Shakers au moment de se mettre au lit, tandis que la Tisane des Shakers devrait être prise trois fois par jour immédiatement après le repas.

Dépot chez M. SINGNOUD, PHARMACIEN, 1, place des Jacobins, à Lyon.

La Revision au Sénat

Le résultat des scrutins qui ont eu lieu pour la nomination de la Commission sénatoriale de revision n'est pas de nature à dissiper l'incertitude qui règne sur l'issue probable de cette affaire. Partisans et adversaires de la revision sembleraient être en force égale, s'il ne fallait tenir compte de l'absence d'une trentaine de sénateurs qui passent pour être hostiles à la revision. Il paraît, bien au contraire, que tous les ministériels sont à leur poste, puisqu'on avait poussé la précaution jusqu'à faire venir à Paris deux ambassadeurs, MM. Arago et Foucher de Careil et à faire transporter au Sénat M. le général Faidherbe, auquel l'état desanté ne permet pas de prendre part habituellement aux travaux du Sénat.

Il faut toutefois se défier du résultat que peuvent produire les négociations auxquelles des commissaires élus sont prêts à se livrer. Tout sera sans doute mis en œuvre pour provoquer parmi les anti-revisionnistes sinon des défections, du moins des concessions de forme aboutissant à des abandons de principe. Le passé est, à cet égard, fertile en enseignements. Il ne faut pas oublier que la Chambre pourra se montrer en apparence fort conciliante aujourd'hui qu'elle a l'opinion bien arrêtée qu'un engagement pris avant le Congrès ne saurait, les circonstances étant diverses, enchaîner ultérieurement la liberté de ses votes.

Le Sénat tient, on peut le dire, entre ses mains, non seulement sa propre destinée, mais en partie celle du pays tout entier. On ne peut que faire des vœux pour qu'il se trouve à la hauteur et de ses responsabilités et de ses devoirs.

Une Fête de Famille

Une charmante fête de famille réunissait mardi soir les anciens élèves du petit séminaire de Saint-Jean. Comme toutes les années, ce congé a été très animé et vraiment plein d'intérêt. Un grand nombre de membres de l'association étaient accourus de tous les points. On voyait des prêtres, des professeurs, des avocats, des journalistes, des médecins, etc., qui tous venaient se recueillir au souvenir du passé.

Discours, chansons, pièces de vers, rien n'y a manqué. Le caractère tout intime de ces écrits se refuse malheureusement à la publicité.

Après le dîner et le feu d'artifice, on a chanté, comme c'est la coutume de tous les ans, le *Salve Regina*, et chacun s'est retiré, bien décidé à revenir l'année suivante, et à grossir de nouveaux membres encore cette amicale association.

Puisse-t-elle grandir de plus en plus ! Ceux-là qui en font partie, seuls, savent combien est douce cette réunion annuelle, et les autres se privent d'un véritable plaisir que je voudrais leur voir partager.

EVIDENCE.

BIBLIOGRAPHIE

PETITE MARIE, par M^{me} HENRIETTE LARGE. — Delhomme et Brigue, Lyon.

Voici une œuvre nouvelle de l'auteur à qui nous devons *Tronquette*, la *Famille Figue*, *Tante Salomé*. L'histoire de *Petite Marie* est destinée à des lecteurs un peu plus avancés en âge que ceux des premiers ouvrages. Le livre est, d'ailleurs, dédié à trois sœurs qui ont assisté à l'éclosion de *Tronquette* et qui, petites filles alors, sont devenues trois demoiselles.

L'héroïne du livre est une jeune parisienne, restée orpheline à douze ans. Recueillie par un vieux docteur, ami de son père, elle a le malheur, quelques années après, de perdre son protecteur. Il ne lui reste plus d'autre asile que la maison d'une cousine du docteur, M^{me} de Kermanec, aux environs de Rennes.

C'est Lamartine qui a dit, en parlant de M^{me} de Sévigné, que le premier bonheur d'une femme, c'est d'être belle. Hélas ! la pauvre Marie apprend à ses dépens qu'on peut être belle et spirituelle comme l'immortelle marquise, et n'être point heureuse. Sa grâce, les qualités de son esprit et de son cœur ont trouvé, dans Bernard, le fils de la comtesse de Kermanec, un admirateur qui ne demande qu'à devenir un mari. Mais Marie est aussi pauvre que belle et aimable, et la comtesse a rêvé pour son fils ce qu'on appelle un beau parti.

Voilà donc petite Marie en route pour la Haute-Loire, une route que connaît tous les héros de M^{me} Large. Ne nous en plaignons pas ; car c'est un plaisir de voyager avec l'auteur dans ces montagnes, d'en admirer les paysages et de nous initier aux mœurs des habitants.

Marie devient maîtresse d'école, ou plutôt adjointe dans une école communale laïque. Elle y trouve moyen de faire quelque bien aux enfants et quelques niches à l'inspecteur d'académie. Mais vous pensez bien que la Providence ne peut l'oublier dans ce hameau. Bernard la retrouve et l'épouse.

Afin que rien ne manque à la fête, il se trouve qu'un vieux marin aveugle, recueilli jadis par Marie et qui reste le fidèle compagnon de sa vie errante et agitée, gagne un gros lot de deux cent mille francs,

dont il fait don à l'orpheline. Observons en passant que c'est une bonne fortune que, jusqu'à présent, les Petites-Sœurs des pauvres n'ont eu avec aucun de leurs nombreux pensionnaires.

Plus d'une des gentilles lectrices du nouvel ouvrage de M^{me} Large pourra posséder la grâce, l'esprit et les vertus de petite Marie, et ne pas rencontrer à point un mari et une dot. Mais il est toujours consolant, en une action bien conduite et un récit bien conté, de voir enfin de compte la vertu récompensée.

A côté du sujet principal, se déroulent des épisodes fort récréatifs. La famille Glandoux et le cousin Jacob sont d'amusants comparses, et peut-être, l'auteur nous fait-il trop rire aux dépens de ces braves gens.

Mais qui donc, après avoir bien ri, songe à plaindre les victimes d'une plaisanterie ?

JEAN DE LYON.

VARIÉTÉS

(Voir les nos 236-243).

Ancien monastère des Célestins à Lyon.

A côté de cette dernière, était la chapelle de la grande Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, où était une image ou statue de la sainte Vierge célèbre par un grand nombre de miracles, dont plusieurs étaient représentés en divers tableaux.

La muraille qui séparait cette chapelle de Saint-Pierre de Luxembourg, fut abattue le 16 mai 1659. On trouva, au-dessous de l'autel adossé à cette muraille, une boîte en plomb qui contenait un brin de relique, trois grains d'encens, et une feuille de parchemin sur laquelle était transcrit un acte en latin, constatant que cet autel avait été consacré le 17 octobre 1573, par Jean Henrici, surnommé le fêau des hérétiques, évêque de Damas in partibus, et suffragant d'Antoine d'Albon, archevêque de Lyon.

On voyait près du chœur de l'église des Célestins, la chapelle et le tombeau de la famille Tourvion. Claude Tourvion, d'une des plus anciennes familles de notre ville, était lieutenant criminel en la sénéchaussée de Lyon. Il mourut le 16 juin 1598. Il était fils de Nery Tourvion, allié aux du Peyrat et aux Chaponay.

On voyait encore dans cette ville une chapelle fondée par la famille de Valey.

Louis I^{er}, second duc de Savoie, fils et suc-
1 Menestrier, *divers caractères*, etc., p. 553.2 *Lyon ancien et moderne*, t. I, p. 356.

cesseur d'Amédée VIII, avait toujours eu pour les PP. Célestins une prédilection particulière, et ce fut pour leur en donner un témoignage qu'il ordonna, par son testament, que son cœur et ses entrailles fussent déposés dans leur église. Ce prince étant mort à Lyon le 24 janvier 1465, dans un voyage qu'il avait fait pour rendre visite au roi Louis XI, ses dernières intentions furent religieusement remplies, et les Pères reconnaissants lui élevèrent devant le grand autel, un magnifique tombeau, dont voici l'épithaphe qui nous a été conservée par le P. de Colonia dans son histoire littéraire de Lyon d'après les archives de ces religieux :

DUX SARAUORUM MORIENS LUDOVICUS IN ISTA URBE, AIT: LEGO VISCERA, CORQUE MEUM. ACCIPIAN CORPUS CESUM, SINE VENTRE GENEVE 1. ET MEA CUM CARA CONIUGE MEMBRA LOCENT. PROGENUI, FATEOR, REGES 2 COMITESQUE, DUCESQUE, FRANCORUMQUE FUI REGIS ET IPSE SOGER 3. QUID MIHI NUNC PROSUNT VITA DOMINANTIA FUNCTO. SCEPTA, TRIUMPHALIS QUIDQUE DUCALIS HONOR ? EN MORIOR, NATIS PATRIAM, POPULOS QUE RELINQUENS, EXCEPTIS ANIMIS, SINGULA MORTE CADUNT. HANC SACRAM PROPRIS FABRICAVI SUMPTIBUS GEDEM. HIC UBI NOSTER ERAT CAMPUS. ET ALTA DOMUS QUAM GENITOR PRIDEM AMEDAEUS, QUI ET PAPA FELIX, MUNERE PERPETUO CONTULIT IPSE DIO. CELESTINORUM EHUE ! PETIMUS SUFFRAGIA FRATRUM. SPIRITUS AETERNA PACE QUIESCANT. AMEN.

Ce tombeau ayant été détruit en 1562 par les protestants, on substitua dans la suite à la place de l'inscription, les mots suivants :

Ici est le cœur de Louis Duc, second de Savoie, qui décéda à Lyon, l'an M.CCCLXV. (A Suivre.) E. R.

1 Son corps fut porté à Genève.
2 Son fils, Louis second, prit le titre de roi de Chypre ayant épousé Charlotte de Chypre.
3 Sa fille Charlotte, fut femme de Louis XI, roi de France.

Ouvrages de M. l'abbé Freynet recommandés pour la propagande.

La loi du 28 mars 1882 et son commentaire, brochure in-8°, 0,50 c.

La liberté de l'enseignement supérieur en chemin de fer, brochure in-8°, 0,50 c.

Le Sceau divin, 1 vol. in-12, 3 fr.

L'Ecole laïque obligatoire, 2^{me} édition, 1 vol. in-12 — 3 fr.

Le Préfet de l'Isère et les frères de Bonnes, 2^{me} édition, brochure 0,30 c.

Cinq méchantes sottises, brochure 0,30 c.

L'alphabet politique, brochure, 0,50 c.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCE ET ADMINISTRATIVE, PITRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 4.

CHAPELLERIE

Maison RIVIER Sœurs

80, rue Hôtel-de-Ville et rue Centrale, 43

Cette maison engage ses nombreux clients à visiter ses magasins. Ils seront surpris de voir une aussi grande Exposition de Chapeaux de Feutre et Paille couleurs assorties depuis 1 fr. 75 jusqu'au plus riche.

10,000 Chapeaux de toutes nuances et toutes formes, prix unique. 3,60

2,000 BOUTEILLES

Madère Vieux

Fr. 22 la caisse de 22 bouteilles, Franco dans toutes les gares.

Marsala Vierge

2 francs le litre en petits fûts.

S'adresser à M. Laurent BILLIET

35, chemin de Choulaux, LYON.

LAINES ET COTONS

A Tricoter et au Crochet

A. ROYANÉ

1, Rue de la Préfecture, à LYON

LAINES	le 1/2 kil.	COTONS	le 1/2 kil.
Pour œuvres de charité....	4 fr.	Pour couverture.....	1 50
Gris mélangé, cachou, etc.	5 »	N° 20, blanc écu.....	1 75
Mérinos et Saxo écus.....	5 »	N° 25 — —.....	2 »
— — couleurs.....	6 »	N° 30 — —.....	2 50
Cachemire blanc et noir....	6 »	N° 50 — —.....	3 »
Anglaise irrétrécissable....	6 »	N° 100 — — jumel.	4 »
— — couleur.....	7 »	Grise mélangé, cachou, etc.	4 »
Persan blanc, noir, couleur.	7 »	Chinée et perlée.....	3 50
Mohair.....	5 »	Nuances modes.....	4 »

Pèlerines et Fichus en Mohair, Persan et Saxo
BENTELLES ET RIDEAUX EN SOLDE

LA MAISON DE FRANCE

Par Amédée de CÉZENA.

Prix. 30 centimes.

Etude composée en vue de réunir sous une forme brève et concise, les renseignements indispensables à quiconque veut être fixé sur la Maison de France, son origine, sa filiation et son rôle dans l'histoire de notre pays.

En vente dans nos bureaux au prix de 30 centimes l'exemplaire, et réduction de prix sur 10.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION

Par Louis d'ESTAMPES et Claudio JANNET

Un beau volume de 500 pages précédé de l'Encyclopédie de S. S. au

Prix de 3 fr. 50.

On peut s'adresser dans nos bureaux pour avoir l'ouvrage.

On trouve dans nos Bureaux :

Les Chants Royalistes

La III^e série du RECUEIL DE CHANTS ROYALISTES, paroles et musique, vient de paraître. Nous y retrouvons un grand nombre de chansons célèbres.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les II^e et III^e séries, édition de luxe, à 1 fr. 40 c. l'exemplaire ; les I^{re} II^e et III^e séries, édition populaire, à 90 c. l'exemplaire.

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE

A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERJOT

Place St-Pothin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, Spider anglais, Charettes anglaises, Mylords.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

PHILODERME INDIEN

Une lotion matin et soir
guérit en un mois
FEUX DU VISAGE
BOUTONS, ACNÉ
Lyon, MAZADE et DALOZ, et dans les
principales pharmacies.

POUDRE MAZADE & DALOZ

14, RUE D'ALGERIE, LYON
La seule infaillible pour
détruire les
CAFARDS
Semplice avec des poudres
de terre cuites, du sucre
et de l'eau.
Vente chez MM. les Pharm.
Droguistes et Epiciers.

ATELIER DE PEINTURE SUR VERRE

Vitraux d'art de tous styles
Augustin THIERRY
LYON, 27 et 29, quai Faltichron.

GRAINS DE BAREZIA

POUR
DÉTRUIRE
LES
RATS
LYON, 14, rue d'Algérie
Vente : Pharm., Drog. et Epic.
Exiger un rat sur la boîte.

LE MONITEUR DE LA MODE

peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

Edition simple, un an 14 fr., six mois 7 fr. 50, trois mois 4 fr. édition 1^{re}, un an 26 fr., six mois 15 fr., trois mois 8 fr.

Le Moniteur de la Mode paraît tous les samedis, chez Ad. GOUBAUD et fils, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

DU SENTIMENT RELIGIEUX DANS L'ÉDUCATION

Brochure in-12

Cet ouvrage qui se vend au profit des ÉCOLES CATHOLIQUES de notre ville, se trouve dans nos bureaux.

Prix : UN franc

MUSÉE DES FAMILLES ET MODES VRAIES RÉUNIES

PARIS, 20 fr. ; DÉPARTEMENTS, 22 fr. ; UNION POSTALE, 24 fr. 50 c.

PARIS, librairie DELAGRANGE, rue Soufflot, 15.